» J'aperçus, en levant les yeux au ciel de la voiture, un chapeau galonné dans le filet; c'était, je n'en doute pas, celui que le Roi avait dans son déguisement, et j'avoue que je fus révolté qu'on eût laissé subsister cette trace qui rappelait une action dont on devait être empressé et jaloux d'anéantir jusqu'au plus léger souvenir. Involontairement je portais de temps à autre mes regards sur le chapeau; j'ignore si on s'en aperçut.

» J'examinai aussi le costume des voyageurs. Il était impossible qu'il fût plus mesquin. Le Roi avait un habit brun peluché, du linge fort sale; les femmes avaient de petites robes très-communes et du matin.

» Le Roi parla d'un accident qui venait d'arriver à un seigneur qui venait d'être égorgé, et il en paraissait très-affecté. La Reine répétait que c'était abominable; qu'il faisait beaucoup de bien dans sa paroisse, et que c'étaient ses propres habitants qui l'avaient assassiné.

» Un autre fait l'affectait beaucoup : elle se plaignait amèrement des soupçons qu'on avait manifestés dans la route contre elle : « Pourriez-vous le croire? nous disait-elle, je vais pour donner une cuisse de volaille à un garde national qui paraissait nous suivre avec quelque attachement; eh bien, on crie au garde national : « Ne mangez pas, défiez-vous! » en faisant entendre que cette volaille pouvait être empoisonnée. Oh! j'avoue que j'ai été indignée de ce soupçon, et à l'instant j'ai distribué de cette volaille à mes enfants, et j'en ai mangé moi-même. »

» Cette histoire à peine finie : « Messieurs, nous dit-elle, nous avons été ce matin à la messe à Châlons, mais une messe constitutionnelle. » Madame Elisabeth appuya, le Roi ne dit un mot. Je ne pus pas m'empêcher de répondre que cela était bien, que ces messes étaient les seules que le Roi dût entendre; mais j'avoue que je fus tres-mécontent de ce genre de persifflage et dans les circontances où le Roi se trouvait.

» La Reine et Madame Élisabeth revenaient sans cesse aux gardes du corps qui étaient sur le siége de la voiture, et témoignaient les plus vives inquiétudes.

» Quant à moi, dit madame de Tourzel, qui avait gardé jusqu'alors le silence, mais avec un ton résolu et très-sec, j'ai fait mon devoir en accompagnant le Roi et en ne quittant pas les enfants qui m'ont été confiés. On fera de moi tout ce qu'on voudra, mais je ne me reproche rien. Si c'était à recommencer, je recommencerais encore.

» Le Roi parlait très-peu et la conversation devint plus particulière; la Reine parla à Barnave et Madame Élisabeth me parla, comme si on se fût distribué les rôles en se disant : Chargez-vous de votre voisin, je vais me charger du mien.

» Madame Élisabeth me fixait avec des yeux attendris, avec cet air de langueur que le malheur donne et qui inspire un assez vif intérêt. Nos yeux se rencontraient quelquefois avec une espèce d'intelligence et d'attraction; la nuit se fermait, la lune commençait à répandre cette clarté douce. Madame Élisabeth prit Madame sur son genou, moitié sur le mien; sa tête fut soutenue par ma main, puis par la sienne. Madame s'endormit, j'allongeai mon bras, Madame Élisabeth allongea le sien sur le mien. Nos bras étaient enlacés, le mien touchait sous son aisselle. Je sentais des mouvements qui se précipitaient, une chaleur qui traversait les vêtements; les regards de Madame Élisabeth me semblaient plus touchants. J'apercevais un certain abandon dans son maintien, ses yeux étaient humides, la mélancolie se mêlait à une espèce de volupté. Je puis me tromper, on peut facilement confondre la sensibilité du malheur avec la sensibilité du plaisir, mais je pense que si nous eussions été seuls, que si, comme par enchantement, tout le monde eût disparu, elle se serait laissée aller dans mes bras et se serait abandonnée aux mouvements de la nature.

» Je fus tellement frappé de cet état que je me disais : Quoi! serait-ce un artifice pour m'acheter à ce prix? Madame Élisabeth serait-elle convenue de sacrifier son honneur pour me faire perdre le mien? Oui, à la cour rien ne coûte, on est capable de tout; la Reine a pu arranger le plan. Et puis, considérant cet air de naturel, l'amour-propre aussi m'insinuant que je pouvais lui plaire, qu'elle était dans cet âge où les passions se font sentir, je me persuadais, et j'y trouvais du plaisir, que des émotions vives la tourmentaient, et qu'elle désirait elle-même que nous fussions sans témoins, que je lui fisse ces douces instances, ces caresses délicates qui vainquent la pudeur sans l'offenser, et qui amènent la défaite sans que la délicatesse s'en alarme, où le trouble et la nature sont seuls complices.

» Nous allions lentement; un peuple nombreux nous accompagnait, Madame Élisabeth m'entretenait des gardes du corps qui les avaient accompagnés; elle m'en parlait avec un intérêt tendre; sa voix avait je ne sais quoi de flatteur. Elle entrecoupait quelquefois ses mots de manière à me troubler. Je lui répondais avec une égale douceur, mais cependant sans faiblesse, avec un genre d'austérité qui n'avait rien de farouche. Je me gardais bien de compromettre mon caractère; je donnais tout ce qu'il fallait dans la position dans laquelle je croyais la voir, mais sans néanmoins donner assez pour qu'elle pût penser, même soupçonner que rien n'altérât

mangeait alors une cuisse de pigeon. Le peuple murmure, Madame Élisabeth fut pour le lever, la Reine s'y oppose en disant : « Non, il faut du caractère. » Elle saisit l'instant mathématique où le peuple ne se plaignait plus pour lever elle-même le store, et pour faire croire qu'elle ne le levait pas parce qu'on l'avait demandé; elle jeta par la portière l'os de la cuisse de pigeon, et elle répéta ses propres expressions : « Il faut avoir du caractère jusqu'au bout. »

» Cette circonstance est minutieuse, mais je ne puis pas dire combien elle m'a frappé.

» A l'entrée de la Ferté-sous-Jouarre, nous trouvâmes un grand concours de citoyens qui criaient : « Vive la Nation ! vive l'Assemblée nationale ! vive Barnave ! vive Pétion. » J'apercevais que ces cris faisaient une impression désagréable à la Reine, surtout à Madame Élisabeth. Le Roi y paraissait insensible, et l'embarras qui régnait sur leurs figures m'embarrassait moi-même.

» Le maire de la Ferté-sous-Jouarre nous avait fait prévenir qu'il recevrait le Roi, et le Roi avait accepté cette offre. La maison du maire est extrêmement jolie, la Marne en baigne les murs. Le jardin qui accompagne cette maison est bien distribué, bien soigné, et la terrasse qui est sur le bord de la rivière est agréable.

» Je me promenai avec Madame Élisabeth sur cette terrasse avant le dîner, et là je lui parlai avec toute la franchise et la vivacité de mon caractère; je lui représentai combien le Roi était mal entouré, mal conseillé; je lui parlai de tous les intrigants, de toutes les manœuvres de la cour avec la dignité d'un homme libre et le dédain d'un homme sage. Je mis de la force, de la persuasion dans l'expression de mes sentiments, et l'indignation de la vertu lui rendit sensible et attachant le langage de la raison; elle parut attentive à ce que je lui disais; elle en parut touchée, elle se plaisait à mon entretien, et je me plaisais à l'entretenir. Je serais bien surpris si elle n'avait pas une belle et bonne âme, quoique très-imbue des préjugés de naissance et gâtée par les vices d'une éducation de cour.

» Barnave causa un instant avec la Reine, mais, à ce qu'il me parut, d'une manière assez indifférente.

» Le Roi vint lui-même sur la terrasse nous engager à dîner avec lui. Nous conférâmes, MM. Maubourg, Barnave et moi, pour savoir si nous accepterions. « Cette familiarité, dit l'un, pourrait paraître suspecte. — Comme ce n'est pas l'étiquette, on pourrait croire que c'est à l'occasion de sa situation malheureuse qu'il nous a invités. » Nous convînmes de refuser, et nous fûmes lui dire que nous avions besoin de nous retirer pour notre correspondance, ce qui nous empêchait de répondre à l'honneur qu'il nous faisait.

» On servit le Roi ainsi que sa famille dans une salle séparée; on nous servit dans une autre. Les repas furent splendides. Nous nous mîmes à cinq heures en marche. En sortant de la Ferté, il y eut du mouvement et du bruit autour de la voiture. Les citoyens forçaient la garde nationale, la garde nationale voulait empêcher d'approcher. Je vis un de nos députés, Kervelegan, qui perçait la foule, qui s'échauffait avec les gardes nationaux qui cherchaient à l'écarter et qui approcha de la portière en jurant, en disant : « Pour une brute comme celle-là voilà bien du train. » J'avançai ma tête hors de la portière pour lui parler; il était très-échauffé, il me dit : « Sont-ils tous là? Prenez garde, car on parle encore de les enlever; vous êtes là environnés de gens bien insolents. » Il se retira, et la Reine me dit d'un air très-piqué et un peu effrayé : « Voici un homme bien malhonnête ! » Je lui répondis qu'il se fâchait contre la garde qui avait agi brusquement à son égard. Elle me parut craindre, et le jeune Prince jeta deux ou trois cris de frayeur.

» Cependant nous cheminions tranquillement; la Reine, à côté de qui j'étais, m'adressa fréquemment la parole, et j'eus occasion de lui dire avec toute franchise ce que l'on pensait de la cour, ce que l'on disait de tous les intrigants qui fréquentaient le château.

» Nous parlâmes de l'Assemblée nationale, du côté droit, du côté gauche, de Malouet, de Maury, de Cazalès, mais avec cette aisance que l'on met avec ses amis. Je ne me gênai en aucune manière; je lui rapportai plusieurs propos qu'on ne cessait de tenir à la cour, qui devenaient publics et qui indisposaient beaucoup le peuple; je lui citai les journaux que lisait le Roi. Le Roi qui entendait très-bien toute cette conversation, me dit : « Je vous assure que je ne lis pas plus *l'Ami du Roi* que Marat. »

» La Reine paraissait prendre le plus vif intérêt à cette discussion; elle l'excitait, elle l'animait, elle faisait des réflexions assez fines, assez méchantes.

« Tout cela est fort bon, me dit-elle; on blâme beaucoup le Roi, mais on ne sait pas assez dans quelle position il se trouve; on lui fait à chaque instant des récits qui se contredisent, il ne sait que croire; on lui donne successivement des conseils qui se croisent et se détruisent; il ne sait que faire; comme on le rend malheureux, sa position n'est pas tenable; on ne l'entretient, en même temps, que de malheurs particuliers, que de meurtres; c'est tout cela qui l'a déterminé à quitter Paris, sa capitale. La couronne, ajouta-t-elle, est en suspens sur sa tête. Vous n'ignorez pas qu'il y a un parti qui ne veut pas de roi, que ce parti grossit de jour en jour. »

» Je crus très-distinctement apercevoir l'intention de la Reine

en laissant échapper ces derniers mots; pour mieux dire, je ne pus me méprendre sur l'application qu'elle voulait en faire.

« Eh bien! lui dis-je, madame, je vais vous parler avec toute franchise, et je pense que je ne vous serai pas suspect. Je suis un de ceux que l'on désigne sous le titre de républicains, et, si vous le voulez, un des chefs de ce parti. Par principe, par sentiment, je préfère le gouvernement républicain à tout autre. Il serait trop long de développer ici mon idée, car il est telle ou telle république que j'aimerais moins que le despotisme d'un seul. Mais il n'est que trop vrai, je ne demande pas que vous en conveniez, mais il n'est que trop vrai que, presque partout, les rois ont fait le malheur des hommes; qu'ils ont regardé leurs semblables comme leur propriété, qu'entourés de courtisans, de flatteurs, ils échappent rarement aux vices de leur éducation première. Mais, madame, est-il exact de dire qu'il existe maintenant un parti républicain qui veuille renverser la Constitution actuelle, pour en élever une autre sur ses ruines? On se plaît à le répandre pour avoir le prétexte de former également un autre parti hors la Constitution, un parti royaliste non constitutionnel, pour exciter des troubles intérieurs. Le piége est trop grossier. On ne peut pas, de bonne foi, se persuader que le parti appelé républicain soit redoutable; il est composé d'hommes sages, d'hommes à principes d'honneur, qui savent calculer, et qui ne hasarderaient pas un bouleversement général qui pourrait conduire plus facilement au despotisme qu'à la liberté.

« Ah! madame, que le Roi eût été bien conduit s'il eût favorisé sincèrement la révolution! Les troubles qui nous agitent n'existeraient pas et déjà la Constitution marcherait, les ennemis du dehors nous respecteraient; le peuple n'est que trop porté à chérir et idolâtrer ses rois. »

» Je ne puis dire avec quelle énergie, avec quelle abondance d'âme je lui parlai; j'étais animé par les circonstances et surtout par l'idée que les germes de la vérité que je jetais pourraient fructifier, que la Reine se souviendrait de ce moment d'entretien.

» Je m'expliquai enfin très-clairement sur l'évasion du Roi. La Reine, Madame Élisabeth répétaient souvent que le Roi avait été libre de voyager dans le royaume, que son intention n'avait jamais été d'en sortir.

« Permettez-moi, disais-je à la Reine, de ne pas pénétrer dans cette intention. Je suppose que le Roi se fût arrêté d'abord sur la frontière; il se serait mis dans une position à passer d'un instant à l'autre chez l'étranger; il se serait peut-être trouvé forcé de le faire, et puis, d'ailleurs, le Roi n'a pas pu se dissimuler que son absence pouvait occasionner les plus grands désordres; le moindre

inconvénient de son éloignement de l'Assemblée nationale était d'arrêter tout court la marche des affaires. »

» Je ne me permis néanmoins une seule fois de laisser entrevoir mon avis sur le genre de peine que je croyais applicable pour un délit de cette nature.

» A mon tour, je mis quelque affectation à rappeler le beau calme qui avait existé dans Paris à la nouvelle du départ du Roi. Ni la Reine, ni Madame Élisabeth ne répondirent jamais un mot sur cela. Elles ne dirent pas que rien n'était plus heureux; je crus même apercevoir qu'elles en étaient très-piquées, elles eurent au moins la bonne foi de ne pas paraître contentes.

» Nous arrivâmes à Meaux. Le Roi, sa famille et nous, nous descendîmes à l'évêché. L'évêque était constitutionnel, ce qui ne dut pas beaucoup plaire au Roi; mais il ne donna aucun signe de mécontentement. Des sentinelles furent posées à toutes les issues.

» Le Roi soupa très-peu, se retira de bonne heure dans son appartement. Comme il n'avait pas de linge, il emprunta une chemise à l'huissier qui nous accompagnait.

» Nous nous fîmes servir dans nos chambres; nous mangeâmes à la hâte un morceau et nous fîmes nos dépêches. Nous partîmes de Meaux à six heures du matin.

» Je repris ma place première entre Madame Élisabeth et madame de Tourzel, et Barnave se plaça entre le Roi et la Reine. Jamais journée ne fut plus longue et plus fatigante. La chaleur fut extrême, et des tourbillons de poussière nous enveloppaient. Le Roi m'offrit et me versa à boire plusieurs fois. Nous restâmes douze heures entières en voiture sans descendre un moment. Ce qui me surprit, c'est que la Reine, Madame Élisabeth et madame de Tourzel ne manifestèrent aucun besoin.

» Le jeune Prince lâcha deux ou trois fois de l'eau. C'était le Roi lui-même qui lui déboutonna sa culotte et qui le faisait pisser dans une espèce de grande tasse d'argent. Barnave tint cette tasse une fois. On a prétendu que la voiture renfermait des commodités à l'anglaise. Cela peut être, mais je ne m'en suis pas aperçu. Une chose que je remarquai, c'est que Mademoiselle se mit constamment sur mes genoux, sans en sortir, tandis qu'auparavant elle s'était placée tantôt sur madame de Tourzel, tantôt sur Madame Élisabeth.

» Je pensai que cet arrangement était concerté; qu'étant sur moi, on la regardait comme dans un asile sûr et sacré que le peuple, en cas de mouvement, respecterait.

» Nous marchâmes tranquillement jusqu'à Pantin. La cavalerie

jamais mon opinion, et je pense qu'elle le sentit à merveille, qu'elle vit que les tentations les plus séduisantes seraient inutiles, car je remarquai un certain refroidissement, une certaine sévérité qui tient souvent chez les femmes à l'amour-propre irrité.

» Nous arrivons insensiblement à Dormans. J'observai plusieurs fois Barnave, et quoique la demi-clarté qui régnait ne me permît pas de distinguer avec une grande précision, son maintien avec la Reine me paraissait honnête, réservé; et la conversation ne me semblait pas mystérieuse.

» Nous entrâmes à Dormans entre minuit et une heure; nous descendîmes dans l'auberge où nous avions mangé un morceau, et cette auberge, quoique très-propre pour un petit endroit, n'était guère propre à recevoir la famille royale.

» J'avoue cependant que je n'étais pas fâché que la cour connût ce que c'était qu'une auberge ordinaire.

» Le Roi descendit de voiture et nous descendîmes successivement; il n'y eut aucun cri de : Vive le Roi! et on criait toujours : Vive la nation! Vive l'Assemblée nationale! quelquefois : Vive Barnave! vive Pétion! Cela eut lieu pendant toute la route.

» Nous montâmes dans les chambres hautes; des sentinelles furent posées à l'instant à toutes les portes. Le Roi, la Reine, Madame Élisabeth, le Prince, Madame, madame de Tourzel soupèrent ensemble, MM. Maubourg, Barnave, Dumas et moi, nous soupâmes dans un autre appartement; nous fîmes nos dépêches pour l'Assemblée nationale, je me mis dans un lit à trois heures du matin; Barnave vint coucher dans le même lit. Déjà j'étais endormi. Nous nous levâmes à cinq heures.

» Le Roi était seul dans une chambre où il y avait un mauvais lit d'auberge; il passa la nuit dans un fauteuil.

» Il était difficile de dormir dans l'auberge, car les gardes nationales et tous les habitants des environs étaient autour à boire, à chanter, à danser des rondes.

» Avant de partir, MM. Dumas, Barnave, Maubourg et moi, nous passâmes en revue les gardes nationales; nous fûmes très-bien accueillis.

» Nous montâmes en voiture entre cinq et six heures, et je me plaçai cette fois entre le Roi et la Reine; nous étions fort mal à l'aise Le jeune Prince venait sur mes genoux, jouait avec moi; il était fort gai, et surtout fort remuant.

» Le Roi cherchait à causer; il me fit d'abord de ces questions oiseuses pour entrer ensuite en matière : il me demanda si j'étais marié, je lui dis que oui; il me demanda si j'avais des enfants, je lui dis que j'en avais un qui était plus âgé que son fils. Je lui disais de temps en temps : « Regardez ces paysages comme ils sont beaux! » Nous étions en effet sur des coteaux admirables, où la vue était variée, étendue; la Marne coulait à nos pieds. « Quel beau pays, m'écriai-je, que la France! Il n'est pas dans le monde de royaume qui puisse lui être comparé. » Je lâchais ces idées à dessein, j'examinais quelle impression elles faisaient sur la physionomie du Roi, mais sa figure est toujours froide, inanimée d'une manière vraiment désolante, et, à vrai dire, cette masse de chair est insensible. Il voulut me parler des Anglais, de leur industrie, du génie commercial de cette nation. Il articula une ou deux phrases, ensuite il s'embarrassa, s'en aperçut et rougit; cette difficulté à s'exprimer lui donne une timidité dont je m'aperçus plusieurs fois. Ceux qui ne le connaissent pas seraient tentés de prendre cette timidité pour de la stupidité; mais on se tromperait. il est très-rare qu'il lui échappe une chose déplacée, et je ne lui ai pas entendu dire une sottise.

» Il s'appliquait beaucoup à parcourir des cartes géographiques qu'il avait; il disait : « Nous sommes ici dans tel département, dans tel district, dans tel endroit ». La Reine causa aussi avec moi d'une manière unie et familière; elle me parla aussi de l'éducation de ses enfants. Elle en parla en mère de famille et en femme assez instruite. Elle exposa des principes très-justes en éducation. Elle dit qu'il fallait éloigner de l'oreille des princes toutes flatteries, qu'il ne fallait jamais leur dire que la vérité. Mais j'ai su depuis que c'était le jargon de mode dans toutes les cours de l'Europe. Une femme très-éclairée me rapportait qu'elle avait vu, et assez familièrement, cinq ou six princesses qui toutes lui avaient tenu le même langage, sans, pour cela, s'occuper une minute de l'éducation de leurs enfants.

» Au surplus, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que tout ce qu'elle me disait était entièrement superficiel, et il ne lui échappait aucune idée forte ni de caractère; elle n'avait, dans aucun sens, ni l'air ni l'attitude de sa position.

» Je vis bien cependant qu'elle désirait qu'on lui crût du caractère : elle répétait assez souvent qu'il fallait en avoir, et il se présenta une circonstance où elle me fit voir qu'elle le faisait consister en si peu de chose, que je demeurai convaincu qu'elle n'en avait pas.

» Les glaces étaient toujours baissées; nous étions cuits par le soleil et étouffés par la poussière; mais le peuple des campagnes, les gardes nationales nous suivant processionnellement, il était impossible de faire autrement, parce qu'on voulait voir le Roi.

» Cependant la Reine saisit un moment pour baisser le store. Elle